

ments. La maison de l'Impératrice croyait que c'était au ministère des Cultes à envoyer les invitations ; les Cultes comptaient sur la Cour ; et les intéressés n'ont pas été prévenus. A la suite de cet éclaircissement, on n'a plus attendu, et on a dit la messe, en grande cérémonie.

Mgr Darboy est au sanctuaire, au milieu de nous. On lui fait observer que sa place est à la tribune, à côté de l'Impératrice. "Ma place, répond-il, est près de l'autel."

Il réalise la formule que, le jour de ma nomination, il m'a donnée du chapelain de l'Empereur : "Il doit vivre à la Cour, sans y être courtisan." Le Grand-Aumônier se montre toujours grave, réservé, discret. Présent, il faut le retenir ; absent, il se fait désirer. S'il est le premier officier de la couronne, il n'en reste pas moins le premier de nos hommes d'église.

Nous sommes retenus à déjeuner. A table, me voici placé entre Mlle Louise d'Albe et Mlle d'Elbée, lectrice de l'Impératrice. J'engage avec la nièce de S. M. une conversation de *très los montes* où la noble et exquise Espagnole met toute son âme. Puis, elle se laisse entraîner à parler de sa grande affection, qui est l'Impératrice. Je ne distingue rien du visage de la souveraine ; mais il me suffisait de regarder la physionomie de ma voisine pour savoir ce qui se reflétait sur les traits de la Régente.

Les charmes du pouvoir ! Hélas ! ce sont, pour elle, un mari et un fils à la frontière, et la France à gouverner en ce moment redoutable, avec le régime parlementaire émergeant. La pauvre femme ressent toute l'amertume de sa responsabilité. Son regard est plein de soucis, de soucis profonds. Mais elle réagit contre toute défaillance. Hier, la duchesse de Malakoff, qui passe un mois à Saint-Cloud, a voulu glisser quelques paroles de sympathie émue : "Ne me parlez pas ainsi, a dit l'Impératrice ; je ne veux pas m'attendrir."

Aujourd'hui cependant à côté de l'archevêque, elle n'a pu y tenir davantage. Le prélat parlait un grave langage, avec un visage recueilli, et ses paroles devaient pénétrer jusqu'au cœur de sa souveraine, car celle-ci, au milieu de ses trente convives, essuyait à pleine serviette les larmes de ses yeux.

Louise d'Albe, de son côté, pleurait comme sa tante. Pour la distraire, je lui disais : "Comme il est remarquable que l'Impératrice ne perde rien de son charme !... — C'est que, me répondait-elle ingénument, à la différence des autres femmes, elle embellit en vieillissant."

De même source, ce trait du Prince Impérial. Au moment de quitter Saint-Cloud pour se rendre à la frontière, ses yeux se mouillent de larmes : "Louise, s'écrie-t-il, ne croyez pas que je pleure de peur ; c'est de chagrin de la peine de maman."

Après le repas, conversation avec le maréchal Vaillant. Il a toujours la grâce et le pétitement

d'esprit, quand cela lui convient. Aujourd'hui cela lui convenait, il a été ruisselant d'anecdotes, remarqué, me disait-elle, comme l'Empereur est modeste ? Dans ses dépêches, c'est des autres qu'il parle, de son fils surtout ; il ne dit rien de lui-même." Et puis, elle se reprenait à parler de l'enfant, avec une passion fébrile. Tristan Lambert, qui s'est engagé dans la garde, venait d'écrire une lettre. Il a passé une heure avec le Prince, aussitôt après le combat de Sarrelouis. Il a cherché à se rendre compte des impressions intimes, et il en a fait un compte-rendu qui a beaucoup ému la mère. Le Prince avait dit : "Au commencement du combat, trois fois j'ai entendu siffler les balles : la première fois, j'ai ôté le képi et j'ai salué, et j'ai pensé à Dieu. Puis, le bruit des fusils, des canons, l'odeur de la poudre, l'enthousiasme des soldats m'ont grisé, et je voulais toujours aller en avant."

Sa Majesté disait : "Je suis contente ; il a pensé à Dieu et il n'a pas eu peur." Elle fouillait dans ses poches, pleines de dépêches.

Ce n'était pas ça. Elle est partie et revenue en coup de vent, tenant en main la lettre de Tristan, qu'elle avait laissée dans sa chambre. Je la lui ai relue. Il y avait des commentaires à chaque mot. Et ç'aurait été à recommencer, si l'ambassadeur d'Espagne ne s'était approché pour prendre congé. Ses traits se sont raffermis. Pendant que je prenais congé, elle m'a dit : "Merci ! vous m'avez fait du bien." Je suis monté dans ma chambre pour vous écrire. Evidemment, cela chauffe là-bas, et nos affaires ne sont guère en bon état. Comme j'aimerais que mon confrère Laine m'envoyât à l'aumônerie de l'armée !

(A SUIVRE)

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicié.